

## 9 > Finir la guerre, sortir de la guerre ?

Les deux formulations pourraient être réunies sous une troisième rédigée ainsi : quand la guerre se termine-t-elle ? Mais elles doivent être dissociées car elles induisent des approches différentes de la fin du conflit. Finir la guerre signifie « tout simplement », arrêter les combats, mettre un terme au processus guerrier qui produit la mort de masse. Il est significatif que ce soit un armistice et non une reddition, une capitulation qui stoppe la Grande Guerre. Que les armes se taisent, préfiguration du « arrières canons... » d'Aristide Briand. Mais la question quand se termine-t-elle pousse plus loin la réflexion sur la chronologie de sortie de guerre. Quand la guerre s'arrête-t-elle pour les populations européennes ? La réponse montre une diversité de situations tant pour les Etats que pour les individus dans le cadre d'une démobilisation, aussi bien « physique » que psychologique et culturelle.

### Un armistice

Selon Gerd Krumeich, en Allemagne tout le monde s'attend à la fin de la guerre et à la signature de l'armistice. Il s'agit alors d'une quasi capitulation. Une armée en décomposition, qui n'obéit plus aux ordres, dont les soldats sont sur le chemin du retour, dont les matelots se mutinent à la fin du mois d'octobre, sur laquelle la presse multiplie des articles annonciateurs d'une fin proche, permet de dresser le tableau d'une Allemagne vaincue. Une approche nationaliste, pas exclusivement d'extrême droite, transforme cette fin de guerre en surprise pour une armée qui n'est pas vaincue et dont le territoire national n'est pas envahi. « L'Allemagne a perdu sa guerre mais vous avez gagné la vôtre » est-il écrit dans la Frankfurter Zeitung du 19 novembre 1918, au moment du retour des soldats. En fait les conditions d'armistice imposées à l'Allemagne choquent mais avec retard comme s'il y avait un décalage incompréhensible entre la nature de la situation et l'accueil réservé aux soldats : « je vous salue, vous qui rentrez invaincus des champs de bataille » dit le chancelier Ebert aux régiments qu'il accueille à Berlin. Analysant la situation de l'année 1918, Jay Winter montre qu'après l'échec de l'offensive allemande de 1918, le gouvernement militaire réussit à persuader l'Empereur de transférer, dans une démarche de démocratisation, une partie des pouvoirs politiques à un gouvernement civil, conduit par le prince Max de Bade, pour que ce soit les civils qui se chargent des négociations. Si Luddendorf utilise ce stratagème pour voiler ses propres responsabilités, l'armée allemande n'en est pas moins isolée de la société civile. Ce qui animait l'armée allemande au début du conflit, la foi profonde en un destin allemand, s'est évanoui dans les lignes bleues de l'Est de la France, face

aux épreuves violentes, aux pénuries durement ressenties, à l'exacerbation des clivages sociaux. En quelques semaines cette armée est passée de la reprise de l'offensive presque réussie à la débandade.

Ailleurs, en France notamment, les mentalités collectives ont forgé l'idée d'allégresse accompagnant l'annonce de la fin de la guerre. Comme pour l'enthousiasme de l'entrée en guerre, il faut analyser la situation en relativisant. La remise en cause de l'explosion de joie porte non sur son existence mais sur sa destination réelle. Il ne s'agit nullement de fêter une victoire mais de savourer l'arrêt des combats, la fin du massacre, le possible et proche retour des soldats encore sur le front... Chez les soldats, un immense soulagement accompagne l'annonce de la fin des hostilités. Depuis le début de l'automne, ils étaient à nouveau intégrés à une guerre de mouvement continûment meurtrière : en octobre 1918, on compte 39 000 morts dans l'armée française, soit le douzième mois le plus meurtrier de la guerre. Comment les soldats, mais aussi les civils, pouvaient-ils imaginer qu'en novembre la guerre s'arrêterait ? Comme il y avait eu avant le conflit une guerre imaginée sans rapport avec la guerre menée, y a-t-il un imaginaire de la guerre terminée ? Profondément enfouie dans la culture de guerre une partie de la population conçoit les événements de novembre comme un piège allemand avant la reprise de l'offensive. Au sommet de l'Etat les approches s'opposent, entre un Georges Clemenceau favorable à l'arrêt des combats dans le souci de préserver les vies humaines, et un Raymond Poincaré enclin à pousser la progression le plus loin possible en Allemagne.

Ainsi si la onzième heure, du onzième jour, du onzième mois de la cinquième année de guerre, marque la fin des combats, la guerre s'arrête-t-elle pour autant ? Il faut séparer ici, ce qui relève d'une guerre dont les populations ne sont pas encore sorties, de ce qui appartient à la notion de guerre matricielle. Les quelques remarques qui suivent reprennent en filigrane les éléments du débat entre consentement et contrainte, réinvestissent inévitablement des composantes de la culture de guerre pour souligner qu'elle continue à marquer, structurer les esprits bien après le cessez-le feu.

### **Et la guerre continue...**

La mobilisation ayant atteint des niveaux inimaginables, il est difficile de lâcher dans la nature, de laisser rentrer chez eux de façon anarchique des millions d'hommes qui se trouvent dans des situations très variables. Le retour des hommes dans les foyers n'est bien évidemment pas immédiat. La situation est de compréhension aisée pour les soldats d'outre-océan. Membres de l'Empire britannique, soldats coloniaux vivent

nécessairement une sortie de guerre différée. Mais les soldats des autres armées également. La démobilisation doit tenir compte des moyens mis à disposition et des impératifs d'une gestion d'après-guerre qui s'engage. Tout d'abord la guerre au sens propre du terme continue, les corps de troupes dans les Balkans, le long des zones proches de la Russie sont maintenus en état de mobilisation, poursuivent leurs déplacements selon les zones où des combats se déroulent encore. L'occupation de la Rhénanie place en temps de paix des soldats français toujours sur le pied de guerre face à des populations allemandes confrontées pour la première fois à la présence de l'ennemi. Les courriers de ces soldats montrent qu'il est difficile de sortir de la guerre, tant ils réutilisent des composantes de la culture de guerre pour présenter aux leurs ce que sont ces ennemis hâis et aujourd'hui vaincus. L'envie de venger les atrocités vécues dans la France du Nord, l'envie « d'apprendre au peuple allemand ce que c'est que la guerre... » animent les soldats français entrant en Rhénanie. Excès de langage, fanfaronnade de courriers ? Il est révélateur que les cibles désignées soient les lieux de vie qu'il faut détruire, brûler, les femmes de l'ennemi dont le corps comme dans toute guerre est un enjeu. La guerre continue donc, au moins dans les esprits, comme s'il y avait poursuite du consentement par transmission aux temps de paix d'une possible application des composantes de la culture de guerre.

En réalité ce qu'attendent les hommes, notamment les citoyens-soldats, c'est la **démobilisation**. Elle seule mettra réellement fin à la guerre. Les soldats sont confrontés aux lenteurs et aux difficultés de l'organisation. Pour la France, la démobilisation concerne plus de cinq millions de soldats, s'étale sur de longs mois, entre novembre 1918 et le printemps 1920, dans un esprit présumé égalitaire par un retrait par classes d'âges<sup>31</sup>. Un peu d'humour ? L'armée française a aussi démobilisé les animaux qu'elle possédait ou qu'elle avait réquisitionnés. Face aux réticences des acheteurs éventuels (animaux faibles, blessés, malades...), à l'inorganisation administrative, la plus grande partie des chevaux et des mulets prend le chemin de l'abattoir. L'armée française démobilise aussi près de 300 000 chiens passant par des chenils de triage, pour être ensuite gardés ou vendus.

Sur quelques monuments aux morts, peu nombreux mais significatifs, les édiles municipaux ont choisi de dater le conflit, de 1914 à 1919, 1920 ou plus tard encore. Pour ceux qui n'ont pas choisi 1918 comme terminaison, la fin de la Grande Guerre correspond à deux choses. Une première de dimension extra-locale clôt la guerre avec la signature du traité de Versailles. Elle montre une conception originale car l'armistice est bien considéré comme une étape dans un processus de fin plus subtile et plus long d'une

#### 📌 La démobilisation

📄 doc. 3 : Paul Clerfeuille, un simple soldat sur le Chemin des Dames

(31) Cabanes Bruno, *La victoire endeuilée, la sortie de guerre des soldats français 1918-1920*, Paris, Le Seuil Univers Historique, 2004, 549 p.

paix négociée, imposée à l'ennemi. Mais elle montre aussi une approche réductrice de la guerre mondiale car le traité de Versailles ne « règle » que le sort de l'Allemagne, conception binaire de l'ennemi héréditaire dont la mort des soldats de la commune contribue à briser les capacités de nuisance. Les autres dates renvoient à une compréhension exclusivement locale. La guerre s'arrête avec la mort des soldats. Or ceux-ci continuent à décéder des suites de blessures contractées à la guerre. Quand de toute évidence, elle cesse de frapper, la guerre est alors terminée pour la communauté. Ainsi les morts des années immédiatement postérieures au conflit sont-ils inscrits sur certains monuments.

Un autre regard permet de comprendre que la guerre se poursuit au-delà de l'armistice. Un des buts de guerre français, présenté en octobre 1914 par René Viviani, alors président du conseil, l'Alsace et la partie mosellane de la Lorraine font leur retour dans l'espace national. Inscrites dans la culture de la revanche, même imaginaire, présentes-absentes dans les perceptions du territoire national pour les enfants de la scolarisation de la Troisième République, les deux provinces font l'objet d'une reconquête et d'un regard fort imprégnés de la culture de guerre. Localement le sentiment d'hostilité à l'égard de l'Allemagne ne nourrit pas nécessairement un équivalent en faveur de la France. Associer la réintégration des territoires à la sortie de guerre est pour l'historien l'occasion de montrer comment la mobilisation nourrit la démobilisation. L'université de Strasbourg, créée par la présence allemande en avril 1872, dans l'esprit d'en faire un pôle d'excellence scientifique, enjeu renforcé par les rencontres avant guerre puis par la guerre elle-même, est fermée le 7 décembre 1918. Son personnel est licencié et expulsé à l'exception des Alsaciens. En janvier 1919, une nouvelle université ouvre, inaugurée à l'automne de la même année en présence de Raymond Poincaré et Georges Clemenceau. Les enseignants nommés ont été prélevés sur d'autres universités ou recrutés dans les corps des officiers présents en Alsace (Marc Bloch par exemple). Le comportement de Lucien Febvre semble parfaitement convenir à cette idée de (re)mobiliser pour mieux démobiliser. Véritable soldat mobilisé, animé du désir de conquérir les Provinces perdues, Lucien Febvre est nommé à l'université de Strasbourg à la fin du mois de juin 1919, pour enseigner l'histoire moderne. Par sa correspondance nous savons qu'il cherche à remettre en ordre cette université dans un esprit de règlement de compte contre la science allemande, le bluff boche. Ainsi la guerre de Lucien Febvre continue, dans un esprit de reconquista militante, les étagères de la bibliothèque épurée sont de nouvelles tranchées, les revues allemandes sont dénoncées comme porteuses de conceptions erronées de l'histoire.

À un échelon différent, moins intellectualisé, le regard porté par les soldats français qui entrent en Alsace est également révélateur des difficultés à réintégrer. La barrière de la langue, le sentiment qu'il s'agit de populations allemandes, les jugements parfois racistes, ethnistes, se lisent dans les courriers, sources principales des études qui ont été menées. Nous devons à Bruno Cabanes la formulation des sentiments qui traversent ces soldats français en terres alsaciennes et lorraines. À travers les correspondances et avec les réserves d'usage, il s'agit bien de mettre en évidence une « fraternité imaginaire », allant « ... de la méfiance à l'hostilité déclarée ». Dans ce domaine aussi la guerre avait été imaginée, la réalité n'épousant pas pleinement cet imaginaire et entravant la capacité à faire des Alsaciens-Lorrains des Français à part entière et à mettre réellement un terme au conflit.

## 10 > De quelle Grande Guerre garder la mémoire ?

Quelle mémoire de la Grande Guerre ? Il n'est pas surprenant de consacrer une grande partie de la présentation à ce thème de la mémoire. Marotte de nos élus, sujet d'actualité quasi permanent, la mémoire pose à l'historien donc à l'enseignant des questions qui ne sont pas toujours aisées à résoudre. Cependant les formes qu'elle prend deviennent des supports pédagogiques particulièrement utiles pour décrypter et les faits et leurs effets sur les sociétés. Enfin, si le corps civique peut s'imposer un devoir de mémoire, l'enseignant doit se cantonner au devoir d'histoire. La mémoire est elle-même devenue depuis longtemps déjà un objet d'histoire.

### Définitions

La mémoire, « c'est le fait qu'une société se souvienne de son passé et cherche à lui donner une explication au présent » souligne Annette Wieviorka. Le terme mémoire se comprend ici comme le regard qu'une société porte, à un moment donné de son histoire, sur son passé, et prend la forme de productions qu'elle réalise pour entretenir la présence du fait dans les mentalités individuelles ou collectives. Le regard se traduit par une matérialisation de la mise en mémoire qui peut prendre des formes extrêmement variées : le monument, l'objet, la photographie, le discours, la cérémonie, le jour férié, le corps non-identifié, le nom donné à une rue, un bâtiment, le lieu, le paysage, l'écrit... Le moment donné est à la fois celui de la construction de cette mémoire et celui (voire ceux) de son entretien. Il s'inscrit dans des contextes qui varient.